

Varia

Autor(en): **O.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 29

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216546>

Nutzungsbedingungen

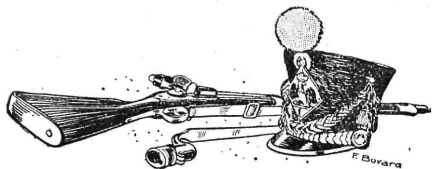
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Ly a quelque temps, à l'occasion du centenaire de sa mort, à Ste-Hélène, on a beaucoup parlé de Napoléon. Tous les chroniqueurs ont, à leur manière, évoqué le souvenir des épisodes principaux de la carrière si agitée du grand capitaine ou retracé de lui un portrait, parfois revu et corrigé par le verdict du temps, c'est-à-dire différenciant quelque peu de ceux qu'avaient brossés ses contemporains ou les écrivains qui vinrent tout de suite après l'épopée napoléonienne.

Naturellement qu'en l'occurrence le canton de Vaud, qui doit à Napoléon sa liberté, ne pouvait garder le silence. On a rappelé les séjours que fit chez nous le « petit caporal », le souvenir des Vaudois qui avaient combattu vaillamment sous ses drapeaux, celui de Noverraz, de Lausanne, son fidèle domestique qui l'a assisté jusqu'au dernier moment. Même, on a — et dans ce journal-ci — exprimé le désir qu'on groupât, dans notre Musée historique vaudois ou tout au moins dans une exposition temporaire, les objets ayant appartenu à Napoléon et donnés par lui ou légués par ses descendants à diverses personnes de notre pays, objets malheureusement très disséminés. Ce désir semble devoir prendre corps à l'occasion d'une exposition de tableaux anciens qui aura lieu à Mon-Repos, l'automne prochain.

Tandis que dure encore, provoquée par le centenaire de sa mort, l'évocation du grand homme, rappelons brièvement son passage à Lausanne en 1797, alors que comme général en chef et président de la délégation française, il se rendait au congrès de Rastadt.

Venant de Chambéry, le général Bonaparte arriva à Genève le 21 novembre à trois heures de l'après-midi, dans un carrosse à huit chevaux, précédé de musiciens. La garde nationale genevoise formait la haie. Bonaparte descendit à la résidence de France.

Il quitta Genève le 22 novembre à cinq heures et demie du soir, heure pour laquelle il avait commandé sa voiture. Celle-ci partit aux sons de la musique et au bruit des salves d'artillerie.

En route pour Lausanne.

A Coppet, Bonaparte était, depuis huit jours, attendu par le colonel Wurtemberg, député du gouvernement bernois, et par le bailli de Nyon. Soit volontairement, soit par inadvertance, le cortège ne s'arrêta pas dans cette localité. Il fit, en revanche, un court arrêt à Nyon, où l'avaient suivi les délégués bernois et où ils lui souhaitèrent la bienvenue.

A Rolle, accueilli enthousiaste. A Morges, plutôt froid. Bonaparte arriva à Lausanne dans la nuit du 23 au 24 novembre. En dépit de l'heure tardive, toute la population était sur pied. A son arrivée sur la place Montbenon, le carrosse du général en chef fut entouré par un groupe de vingt jeunes gens à cheval et porteurs de flambeaux. Trois jeunes filles lui offrirent un bouquet et lui débitèrent un compliment en vers.

Une des jeunes filles ajouta :

— Citoyen général ! Les patriotes de ce pays auront le cœur satisfait si tu daignes accepter ces fleurs qu'ils te font offrir par nos mains.

Souriant, Bonaparte répondit :

— Oui, je les accepte avec beaucoup de plaisir.

Il rappela cet épisode deux ans après, quand, repassant à Lausanne, il déjeûna à Villamont chez M. de Haller.

Bonaparte n'avait pas, cette première fois, l'intention de s'arrêter à Lausanne. Il se rendit toutefois à l'invitation qu'on lui fit de descendre quelques instants à l'hôtel du Lion d'Or, à la rue de Bourg. Le bailli de la ville, M. de Buren vint l'y complimenter. Au dehors, la foule acclamait bruyamment :

— Vive la République française ! Vive son invincible général ! A bas les émigrés ! A bas les tyrans ! etc. etc.

Comme la voiture se remettait en marche, un grénadier, dans l'enthousiasme, s'écria :

— J'ai vu Bonaparte ; je mourrai content !

A Moudon, Bonaparte était attendu par le bailli de Weiss, un de ses grands admirateurs, qui, depuis une semaine, venait chaque jour, de Lucens, dans l'espoir de le voir. Tandis que se précipitant auprès de la voiture, le bailli ouvre la porte de droite, Bonaparte ouvre celle de gauche, dit quelques mots aux dragons de son escorte et donne le signal du départ avant que le bailli, consterné, ait pu ouvrir la bouche.

Au petit jour, le convoi était à Dondidier. Bonaparte s'arrêta dans une petite auberge. Il alla d'abord à la cuisine où il faisait plus chaud, prépara lui-même son café et mangea quelques œufs. Puis déployant une carte de la Suisse et, du doigt, montrant le Frickthal au colonel de Wurtemberg, il dit :

— Nous donnerons cela à la Suisse, à condition de défendre contre qui que ce soit les ponts de pierre que vous avez sur le Rhin. N'en êtes-vous pas contents ?

Voici, rapidement évoque, le souvenir de l'un des passages de Napoléon sur le territoire vaudois. Nous aurons plus tard, peut-être, occasion de parler d'un autre passage du grand capitaine dans notre pays, où, en dépit des jugements les plus sévères de l'histoire, il est resté justement populaire.



EN LONGEANT L'AVANÇON

Ly a quelques années, un lecteur de la *Gazette* lui adressait des Alpes vaudoises. Qu'il était en villégiature, l'intéressante lettre que voici.

Aux dernières lignes on a grand peine à résister au désir d'aller prendre sa canne, son sac de montagne et de s'en aller musser dans les gorges de l'Avançon.

* * *

« En ces jours de chaleur, il est doux de déposer pour quelques heures le fardeau des soucis quotidiens pour s'en aller là-haut, vers les forêts épaisses, le long des frais ruisseaux, dans l'Alpe seréine baignée de paix et de clarté, emplir sa poitrine d'air vivifiant et sa mémoire de merveilles.

» Promeneurs, suivez-moi sur les rives de l'Avançon.

» Voici le Bévieux avec son active usine aux murs noirs. La vallée, brusquement, se resserre et la forêt commence. Seul, un ancien mais excellent chemin a pu trouver place dans l'étroit passage, et échoie continuellement le cours d'eau. Quel gracieux et frais paysage ! Les grands sapins s'agitent doucement, les hêtres élégants balancent bien haut leur couronne de feuillage ; et sous la voûte sombre de l'immense forêt, l'Avançon déroule sa blanche écharpe d'écume. Puis c'est la Barmaz, où l'on va visiter une galerie des salines, actuellement abandonnée ; puis Sublin, le pays des vieilles légendes.

» On monte ainsi pendant une demi heure, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, dans l'éternelle chanson de l'onde et des arbres. La pente est relativement faible ; mais voici que les parois de la gorge s'écarteront et, soudain, devant les yeux étonnés, le Muveran dresse vers le ciel sa large pyramide. Nous sommes à Peufaire, où l'Avançon d'Anzeindaz rejoint celui des Plans. En amont du point de jonction, la gorge se resserre de nouveau, et le torrent seul y trouve place, du moins maintenant.

» Nous passons sur la rive gauche et, à travers les prairies, nous regagnons la grande route qui, en quelques minutes, nous amène au pittoresque hameau de Frenières, dont les chalets bruns se blottissent au pied du Roc à l'Aigle.

» De là, trois petits quarts d'heure suffisent pour atteindre les Plans. Au sortir de Frenières, un excellent sentier nous reconduit sur la rive du torrent.

» Là commencent les vraies gorges de l'Avançon,

le vrai paysage alpestre. Les hêtres, de plus en plus clairsemés, font place aux sapins moussus ; les rochers, plus rapidement inclinés, se rapprochent. Le torrent ne court plus, il bondit sur les blocs qui obstruent son lit et divisent sa nappe ; sa voix s'enfle ; il ne murmure plus, il gronde. Voici que les parois deviennent tout à coup perpendiculaires, laissant deviner au-delà un vallon plus ouvert. L'Avançon rassemble ses eaux et, glissant comme un trait sur les rochers polis, franchit d'un bond le sombre étranglement, au fond duquel ses flots bouillonnent, et d'où ils remontent en poussière.

» C'est le Saut de la Mule. Du sentier, taillé à vif et à mi-hauteur dans le roc de la rive droite, protégé par une solide barrière métallique, nous suivons longuement des yeux l'éblouissante chute de l'écharpe aux franges d'écume.

» On ne saurait dire tout le charme de ce paysage alpestre. D'autres gorges sont plus profondes et plus sauvages ; celles du Trient sont certainement plus grandioses ; mais cette grandeur s'accompagne d'un certain sentiment d'inquiétude vague et de violence, qui empêche qu'on jouisse pleinement du spectacle.

» Ici, rien de semblable ; on admire d'autant mieux qu'on se sent en parfaite sécurité ; le tableau n'a pas que de la majesté, il a de la grâce ; il n'étonne pas seulement, il attire et il retient.

» Et puis, ce paysage ne se vend pas, il s'offre. A l'entrée de la gorge, vous ne trouvez ni guichet ou il faut prendre son ticket, ni guide à casquette galonnée, qui, sous prétexte de vous donner des explications, vous suit comme votre ombre, supputant par avance le montant du pourboire que pour se délivrer de son obsédante compagnie, on lui jette à la hâte.

» Comme bien l'on pense, ce chemin n'a pourtant pas été construit sans frais. Ceux-ci ont été couverts par des subsides de la commune et de la Société de développement de Bex, de la Société d'intérêt public et des hôteliers des Plans et de Bex, ainsi que par les contributions volontaires de quelques habitants et amis de la région. Les auteurs du projet n'ont pas voulu en faire une *entreprise* ; leur but, entièrement désintéressé, est simplement de faire connaître aux nombreux visiteurs de cette contrée un des sites les plus attrayants de nos Alpes vaudoises.

» Plus tard, on rendra également accessible, espérons-le, la portion de la gorge qui avoisine Frenières. Il sera alors possible de remonter le cours de l'Avançon du Bévieux à Pont-de-Nant, sur une longueur de huit kilomètres environ.

» Peu de régions de nos Alpes peuvent offrir au touriste un chemin si intéressant sur un aussi long parcours.

» A partir du Saut de la Mule, le nouveau sentier suit quelque temps encore le cours de la rivière, puis il rejoint la route à l'entrée du vallon des Plans, gracieux nid de verdure dans un cirque de rochers abrupts ».

VARIA

N connaît les vers placés sur l'échafaud de Vidy à l'endroit où avait été clouée la tête de Davel :

*Passant, qui que tu sois ! Voici l'illustre place
Où le brave Davel, d'une héroïque audace,
Pour avoir chatouillé notre Ours un peu trop fort,
Par un coup de sa patte a terminé son sort.*

A ce propos, la *Revue historique vaudoise* de 1897 fait la remarque suivante par l'organe de M. Ed. Burnet :

Ni Juste Olivier, ni aucun des biographes de Davel ne paraît avoir remarqué que ces quatre vers sont tirés presque mot pour mot de Molière, et que leur auteur, resté inconnu, ne peut guère revendiquer que le mérite de l'à-propos.

En effet, on lit dans *La Princesse d'Elide*, acte I, scène II, de Molière :

Moron

*Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise :
C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Ou que si l'on disait : Voici l'illustre place
Où le brave Moron d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.*

O. D.